

Parmi les parutions récentes de mangas, votre supplément vous conseille...



La tournée des mangakas

Une parution au compte-goutte de *Tokyo, ces jours-ci* au Japon depuis 2021 avait conduit l'éditeur français de Taiyo Matsumoto à faire patienter les lecteurs, le temps que sa nouvelle trilogie se révèle en intégralité. La lecture vaut l'attente. Le premier tome confirme une nouvelle fois le talent de l'auteur d'*Amer Béton* (Tonkam, 1996) et *Sunny* (Kana, 2014-2016), l'un des plus formidables auteurs de manga contemporains, imbattable dans l'art de donner de l'épaisseur à des personnages tendant à passer inaperçus ailleurs. Feuilleter un nouvel album du maître, c'est renouer avec les nombreux jeux de perspective qui caractérisent ses cases, mais aussi avec ses paysages

urbains d'humeur changeante, sur lesquels il conclut, ici, chaque épisode. Le premier chapitre s'ouvre sur la démission, après trente ans de bons et loyaux services, de Shiozawa, un *tantosha*, sorte de superéditeur qui accompagne les mangakas, sans équivalent chez nous. Alors qu'il semblait avoir décidé de rompre définitivement avec le milieu, cet homme qui vit entouré de mangas, avec pour seul interlocuteur un moineau de Java, entreprend une curieuse dernière tournée auprès des dessinateurs et dessinatrices dont il a eu la charge. Loin d'être un héros, il est en réalité un prétexte pour raconter le quotidien des mangakas. Taiyo Matsumoto les montre par exemple dans les rares et brefs temps morts que leur offre leur exigeant métier : rendez-vous dans un café, entraînement de base-ball, etc. Sous sa plume se croisent le dessinateur vedette à l'inspiration déclinante, le jeune bédéiste aigre et incontrôlable, l'ancienne autrice prometteuse devenue mère de famille. Plus qu'un manga sur le manga, exerce à l'intérêt parfois très relatif, *Tokyo, ces jours-ci* se révèle l'examen, en toute humanité et universalité, de ceux dont la passion finit anesthésiée par le cours de la vie. ■ PAULINE CROQUET
Tokyo, ces jours-ci 1, de Taiyo Matsumoto, traduit du japonais par Thibaud Desbief, Kana, 220 p., 12,95 €, numérique 7 €.



Un néo-chat des champs

On devient néorural par choix, rarement par obligation. Sauf quand on est une chatte d'intérieur et que votre maître décide de quitter le quartier résidentiel d'une grande ville pour aller vivre en pleine campagne... Matou urbain habitué à boulotter des croquettes, Kabocha va faire une découverte fondamentale à la faveur du déménagement : son instinct animal, jusque-là réprimé dans le moelleux d'un canapé, ne demandait qu'à se réveiller. La voici bientôt partie par monts et par vaux, en quête de rencontres inédites avec les hôtes des alentours – écureuil, serpent, renard, chouette, pic-vert, souris... Téméraire mais pas toujours courageuse, la prédatrice malgré elle n'en reste pas moins une manipulatrice hors pair, réclamant des caresses comme si c'était son dû ou jouant la comédie pour faire s'apitoyer l'auteur de ce journal animalier où se mêlent tendresse et espièglerie. L'acuité graphique de Daisuke Igarashi (*Les Enfants de la mer*, Moon Light, depuis 2022) agrmente ce récit inédit en France de postures félines rendant hommage au grand maître de l'estampe Utagawa Hiroshige (1797-1858). ■ FRÉDÉRIC POTET
Le Petit Monde de Kabocha, de Daisuke Igarashi, traduit du japonais par Fédoua Lamodière, Le Renard doré, 112 p., 11,90 €.



Le confiné volontaire

Maître du thriller social (*Prophecy*, *Poison City*), Tetsuya Tsutsui ne pouvait pas ne pas être inspiré par la crise sanitaire due au Covid-19. Plutôt que de dénoncer les effets néfastes du confinement, le manga en fait ici l'apologie – en mode ironique – en relatant le repli sur soi d'un *salaryman* japonais ayant tout plaqué. Après vingt ans passés comme commercial dans une entreprise de rénovation, Kentaro profite d'un plan de départ volontaire pour s'enfermer dans son appartement, au milieu duquel il a installé une tente de camping. En relation avec l'extérieur grâce à un système de livraison passant par une fenêtre, il s'aménage un cocon hermétique et tout confort, dans l'attente de la retraite. Mais l'isolement n'a qu'un temps. Sans voisin jusque-là, Kentaro voit arriver dans le studio mitoyen une étudiante de 19 ans un peu trop bruyante pour ses rêves autarciques... Critique corrosive des sociétés déshumanisantes (à travers, notamment, le phénomène de l'« esclavage salarié »), la fable n'oublie pas de tenir en haleine un lecteur amusé et séduit par l'aisance narrative de l'auteur. ■ F. P.
Neeting Life, de Tetsuya Tsutsui, traduit du japonais par David Le Quéré, Ki-oon, 208 p., 7,95 €.



Flirt mixte

En 2050, les lycéens ont les mêmes préoccupations que ceux d'aujourd'hui : malmener leurs camarades – à ceci près que ceux du futur le font à l'aide d'un chat-drone et d'excréments de cafard – et laisser s'exprimer leurs sentiments amoureux. Kurosawa Kodai en pince pour la nouvelle élève du bahut, l'Indienne Bagavathy Tovarma. Dans un Japon où la population immigrée est parfois vue d'un mauvais œil, il va tenter de se rapprocher d'elle et de la convaincre de son amour... Choix rare et audacieux, le Japonais Yasutoshi Kurokami a écrit son premier manga en français. Ce choix confère une saveur particulière aux dialogues, tantôt vifs, tantôt très écrits. S'appuyant sur un trait classique mais efficace, *Croissant amoureux* ravit par son humour potache et son inventivité scénaristique. Sous des atours comiques, l'album dessine en creux une critique acerbe de la société contemporaine de l'Archipel, minée par la xénophobie et le harcèlement scolaire. ■ ALEXIS DUVAL
Croissant amoureux, de Yasutoshi Kurokami, The Hoochie Coochie, 360 p., 25 €.



Sous l'occupation japonaise

Artiste sud-coréenne dont la culture visuelle est fortement imprégnée de manga, Yudori situait ses deux premières bandes dessinées en Occident. Avec ce troisième album, premier volet d'une trilogie, l'autrice revient à son pays pour raconter une relation naissante au tournant des années 1930, sous l'occupation japonaise. Celle de deux adolescents chez qui on devine le déchirement de toute une population : Arisa Jo, bourgeoise fortunée empreinte de modernité occidentale, et Jun Seomoon, héritier traditionaliste de l'aristocratie rurale déclassée. *Les Enfants de l'empire* permettent d'abord à Yudori de prendre de la distance avec les récits coréens officiels sur la période, développant chez ses personnages des attitudes ambivalentes face au colonisateur. Son album est également vecteur de discussion sur l'émancipation féminine à cette époque ; il est enfin une étude, par petites touches et fins dialogues, de l'éveil sentimental et érotique d'Arisa et Jun. Le désir et le regard féminin que l'artiste porte sur lui prennent vie dans un dessin baigné d'élégance et de distinction. ■ P. CR.
Les Enfants de l'empire 1, de Yudori, traduit du coréen par Chloé Vollmer-Lo, Delcourt, 224 p., 20 €, numérique 14 €.



Tendre Rumiko Takahashi

Superstar du manga, Rumiko Takahashi, papesse de la comédie romantique pour adolescents, a aussi beaucoup de talent pour les nouvelles dessinées pour adultes. Ses « tranches de vie », conçues comme des respirations dans son travail au fil de ses quarante-cinq ans de carrière, ne manquent pas pour autant de consistance. Elles pénètrent dans l'intimité de Japonais ordinaires – femmes au foyer, personnes âgées, *salarymen*... – pour évoquer les suffoquantes relations de subordination, le devoir envers les ancêtres ou encore le poids des regrets. En quelques traits et avec son humour caractéristique, l'autrice – Grand Prix d'Angoulême en 2019 pour l'ensemble de son œuvre – capte l'essence de ses compatriotes dans des récits aigres-doux où l'ironie laisse rapidement place à une forme de tendresse. Trois premières compilations (*Le Chien de mon patron*, *Un bouquet de fleurs rouges* et *La Tragédie de P*), parues en France au début des années 2000, étaient introuvables. Elles sont aujourd'hui rééditées, enrichies de deux titres inédits plus récents (*Les Oiseaux du destin* et *Le Dîner de la sorcière*). ■ P. CR.
Histoires courtes, de Rumiko Takahashi, traduit du japonais par Yoshiaki et Julie Naruse, Delcourt/Tonkam, cinq volumes de 208 p., 8,50 € chacun, numérique 5 € chacun ; 42,50 € sous coffret.